

ENTRE DÉSORDRE ET ADAPTATION : ÉLÉMENTS POUR UNE LECTURE SÉMIOTIQUE DE L'HABITER FLEXIBLE À BHAR LAZRAK TUNIS

Yosra Boudabbous

Journals of Arts & Humanities Studies

ISSN: 3069-325X (Online)

Vol. 1: Issue 5

Page 07–16 © The Author(s) 2025

Received: 17 October 2025

Accepted: 10 December 2025

Published: 31 December 2025



ABSTRACT

This paper undertakes a semiotic analysis of spatial flexibility in the Bhar Lazrak neighborhood, located on the periphery of Tunis. The empirical corpus comprises spatio-temporal sequences examined across three scales of observation : a primary street, a secondary street, and a tertiary alleyway. Our analysis interrogates the ways in which residents reinterpret, adapt, and transform their urban environment in response to social, economic, and political constraints.

Grounded in the theoretical corpus of spatial semiotics articulated by Barthes, Eco, and Lefebvre, and engaging with the notion of resilience within the domain of vernacular urbanism, this essay argues that spatial flexibility should be understood not merely as an informal practice but as a semiotic grammar of spatial resilience. The constellation of expressive signs—recycled materials, hybridized uses, and functional reappropriations—constitutes a vernacular intelligence of space, systematically marginalized within dominant urban policy frameworks.

This approach enables a reconsideration of the Bhar Lazrak neighborhood not as a marginal space, but as a meaningful territory in which spatial appropriation emerges as a form of resistance, creativity, and identity assertion.

KEY WORDS

Spatial semiotics, spatial flexibility, vernacular urbanism, resilience, spatial appropriation, identity assertion

Introduction :

Situé en périphérie nord de Tunis, le quartier *Bhar Lazrak* constitue un espace urbain en constante mutation, marqué par une croissance informelle et une forte densité humaine. Historiquement marginalisé dans les politiques d'aménagement, ce territoire s'est développé en dehors des cadres réglementaires, donnant lieu à une urbanité singulière, souvent qualifiée d'« illégale » dans les discours institutionnels. Pourtant, au-delà de ces catégorisations normatives, *Bhar Lazrak* révèle une dynamique spatiale complexe, où les habitants réinventent quotidiennement leur environnement à travers des pratiques d'appropriation, de détournement et d'adaptation.

Le quartier se caractérise par une hétérogénéité morphologique : constructions évolutives, matériaux recyclés, hybridation des fonctions résidentielles et commerciales. Ces formes d'habiter, loin d'être aléatoires, traduisent une intelligence spatiale populaire qui mérite d'être interrogée. Dans un contexte de précarité foncière, d'absence de planification et de pression démographique, les habitants développent des stratégies spatiales qui témoignent d'une capacité de résilience et d'innovation. Ces pratiques, souvent stigmatisées,

constituent pourtant des signes porteurs de sens. Dans cette perspective, s'inscrit notre recherche, qui propose de lire la flexibilité spatiale à Bhar Lazrak comme un langage urbain. Nous interrogeons les formes de flexibilité spatiale observées dans ce quartier et dans quelle mesure peuvent-elles être interprétées comme des signes, des codes ou des expressions d'une dimension sociale ? Autrement dit, peut-on considérer que l'espace urbain produit par les habitants constitue un système sémiotique à décrypter ? Cette hypothèse invite à dépasser les lectures fonctionnelles ou réglementaires de l'espace pour en explorer les dimensions symboliques, culturelles et politiques.

L'objectif principal de cet article est de proposer une lecture sémiotique de la flexibilité spatiale à Bhar Lazrak, à partir d'une étude séquentielle de tronçons de voies allant de la macro au micro. Les configurations spatio-temporelles observées permettront d'analyser comment les habitants mobilisent des signes spatiaux pour exprimer des identités, négocier des usages ou résister à des contraintes. L'analyse s'appuiera sur les apports théoriques de la sémiotique de l'espace (Barthes, Eco, Lefebvre), croisés avec les notions de résilience urbaine et d'urbanisme populaire.

La méthodologie adoptée repose sur une approche qualitative, combinant observation de terrain, analyse sémiotique et entretiens exploratoires. L'observation directe des lieux permettra de repérer les signes visibles de flexibilité (matériaux, formes, usages), tandis que les entretiens avec les habitants éclaireront notre interprétation des significations attribuées à ces pratiques. L'analyse sémiotique visera à décrypter les codes spatiaux, les logiques d'appropriation et les temporalités inscrites dans l'espace.

En somme, cette recherche entend contribuer à une meilleure compréhension des formes d'urbanité produites par les habitants du quartier en valorisant les savoirs spatiaux populaires et en interrogeant les limites des cadres institutionnels. Elle s'inscrit dans une démarche critique, attentive aux marges, aux détournements et aux résistances, et propose une lecture de l'espace urbain comme lieu de production de sens.

I. Le Quartier *Bhar Lazrak*, état des lieux :

1. Evolution Typomorphologique de *Bhar Lazrak*

Bhar Lazrak était à l'origine une zone agricole appartenant à la commune de la Marsa. Les terres étaient la propriété des familles locales, elles étaient cultivées pour des produits comme le gombo ou « *gnaouia* », emblématique de la cuisine tunisienne traditionnelle. Ce territoire n'était pas destiné à l'urbanisation, ce qui a favorisé son développement en marge des plans d'aménagement. À partir des années 1970, puis surtout dans les années 1990, le quartier commence à acquérir sa nouvelle image urbaine suite aux vagues d'exode de familles issues de régions rurales du Nord-Ouest Tunisien : de Siliana, de Jendouba ou du Kef. Ces nouveaux habitants s'installent à Bhar Lazrak, attirés par la proximité des zones touristiques et économiques de La Marsa, Gammarth et Sidi Bou Saïd. Le besoin immédiat d'un logement et l'absence d'une planification au préalable avaient pour conséquence l'apparition des premières habitations modestes auto-construites. Cette défiguration du paysage urbain s'intensifie dans les années 2000 avec la nouvelle vague de population marginalisée venue de la Goulette suite à sa déplacement par les autorités dans le cadre des politiques d'« embellissement » des noyaux urbains. La transformation la plus flagrante de ce quartier commençait aux alentours de l'année 2011, année de la révolution Tunisienne contre le pouvoir politique, où les habitants, faute de logements et de moyens, ont pratiqué toutes les formes illégales d'acquisition de terrains et de construction sans autorisations. La résultante est un quartier habité par les populations marginalisées avec des rues non asphaltées, des constructions évolutives sans aucune logique d'implantation et une absence d'équipements et de services publics structurés. (*Figure 1*)

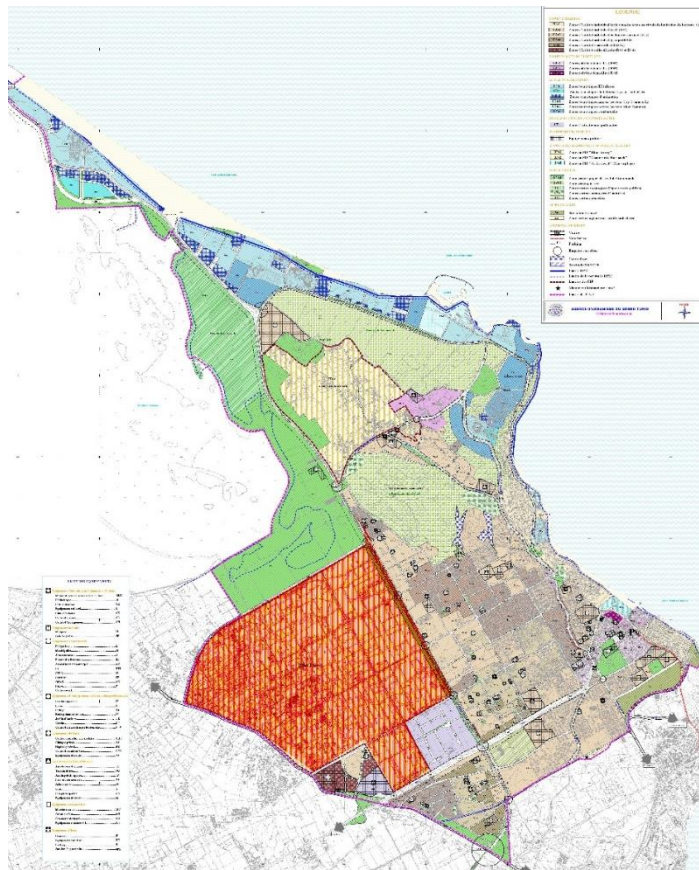


Figure 1 : Extrait du PAU la Marsa-limites du quartier Bhar lazrak

2.Fracture Socio-spatiale du Quartier Bhar Lazrak et son environnement :

Rattaché à la Marsa, commune prisée par la bourgeoisie Tunisoise, Bhar Lazrak incarne une urbanité dissonante où les contrastes sont saisissants entre deux « mondes » urbains juxtaposés : d'un côté, Bhar Lazrak avec ses formes d'habiter populaires, ses rues non asphaltées, ses constructions évolutives, ses réseaux d'assainissement précaires et l'absence de services publics structurés. de l'autre côté, les quartiers avoisinants avec des tissus pavillonnaires de villas luxueuses, de cités résidentielles de haut standing, et équipements structurés (figure 2). Cette **proximité géographique** entre deux formes d'urbanité crée une tension permanente dans le paysage urbain et induit une **fracture socio-spatiale persistante**.



Figure 2 : contraste entre quartier chic et quartier bhar lazrak-fracture socio-spatiale

Lecture sémiotique : cette juxtaposition fonctionne comme un **chiasme spatial**, où les signes de richesse côtoient les signes de précarité, sans véritable dialogue. L'espace devient le théâtre d'une cohabitation silencieuse, parfois conflictuelle, entre inclusion territoriale et exclusion sociale.

3. Une ségrégation sociale qui se creuse au fil des années :

La fragmentation urbaine est une projection d'une ségrégation sociale. Actuellement, la population Bhar Lazrak formée de familles rurales, migrants internes et de communautés subsahariennes est hétérogène avec des moyens faibles au seuil de la pauvreté pour une bonne majorité. Cette concentration de précarité crée une **ségrégation spatiale**, renforcée par la stigmatisation institutionnelle et médiatique. Ainsi l'espace produit devient un **marqueur d'altérité**, où l'illégalité supposée des constructions sert de justification à l'absence d'investissement public. La fragmentation urbaine est alors le produit d'une **urbanisation sélective**, où certains territoires sont laissés en friche pendant que d'autres sont planifiés et équipés.

II. Méthodologie : lecture sémiotique de la flexibilité spatiale

Le modèle d'analyse que nous avons conçu vise à produire une lecture fine et critique de l'espace urbain à Bhar Lazrak, en valorisant les savoirs spatiaux populaires et en révélant les logiques symboliques à l'œuvre dans les marges. Il s'inscrit dans une posture de recherche attentive aux détournements, aux résistances et aux formes d'intelligence spatiale invisibles aux yeux des politiques urbaines. Dans ce sens, notre recherche interroge les formes de flexibilité spatiale observées à Bhar Lazrak. Les différentes configurations observées et les pratiques situées peuvent être interprétées comme des signes, des codes ou des expressions d'une dimension sociale. L'objectif serait donc de décrypter l'espace urbain produit par les habitants comme un système sémiotique, révélateur d'identités, de résistances et de logiques d'appropriation.

L'approche adoptée repose sur une **méthode sémiotique appliquée à l'espace**, inspirée des travaux de Barthes, Eco et Lefebvre. Elle consiste à considérer l'espace urbain comme un langage, composé de syntagmes spatiaux composés par des unités signifiantes et par des paradigmes qui définissent leurs logiques d'organisation et de variation.

Notre modèle d'analyse se déploie en trois étapes :

1. Choix des syntagmes spatiaux :

Dans le cadre de cette recherche, deux fragments urbains ont été sélectionnés pour leur complémentarité morphologique, fonctionnelle et symbolique. Ce choix repose sur une volonté de **croiser deux échelles de l'espace public** afin de révéler les logiques différenciées de production, d'usage et de signification de l'espace à Bhar Lazrak. (Figure 3)

- **L'axe structurant** : Rue « *Ibn el Jazzar* », artère principale du quartier, lieu de flux, de commerce et de visibilité sociale. Cette artère principale constitue un **syntagme spatial dominant**, à la fois par sa visibilité, son intensité fonctionnelle et sa centralité dans le tissu urbain. Elle concentre les flux de circulation, les activités commerciales, les services de proximité et les interactions sociales. C'est un espace de **mise en scène urbaine**, où les signes sont exhibés, négociés et parfois standardisés. Les façades, les enseignes, les vitrines et les regroupements humains participent à une **grammaire spatiale publique**, lisible et codifiée.
- **Une ruelle secondaire** : dénommée ruelle « *Médina Monawara* », Elle est support de chantiers de transformation, de mixité d'activités et de temporalités irrégulières et espaces produits où les habitants réinterprètent les normes urbaines à travers des gestes quotidiens. Ce syntagme permet d'analyser la **flexibilité spatiale « visible »**, celle qui s'exprime dans l'hybridation des fonctions, les formes d'adaptation commerciale, et les tactiques de visibilité sociale. Il constitue un espace de négociation entre normes institutionnelles et pratiques populaires.
- **Une ruelle tertiaire** : plus discrète, Elle représente un **syntagme spatial latent**, plus discret, et révélateur de pratiques d'habiter plus intimes. Elle semble être riche en signes d'appropriation : seuils

aménagés, objets détournés, matériaux recyclés. Ce syntagme permet d'analyser la **flexibilité spatiale** « invisible », celle qui s'inscrit dans les interstices, les marges et les temporalités différées. Il révèle une **grammaire populaire de l'habiter**, fondée sur le bricolage, la mémoire et la tactique.

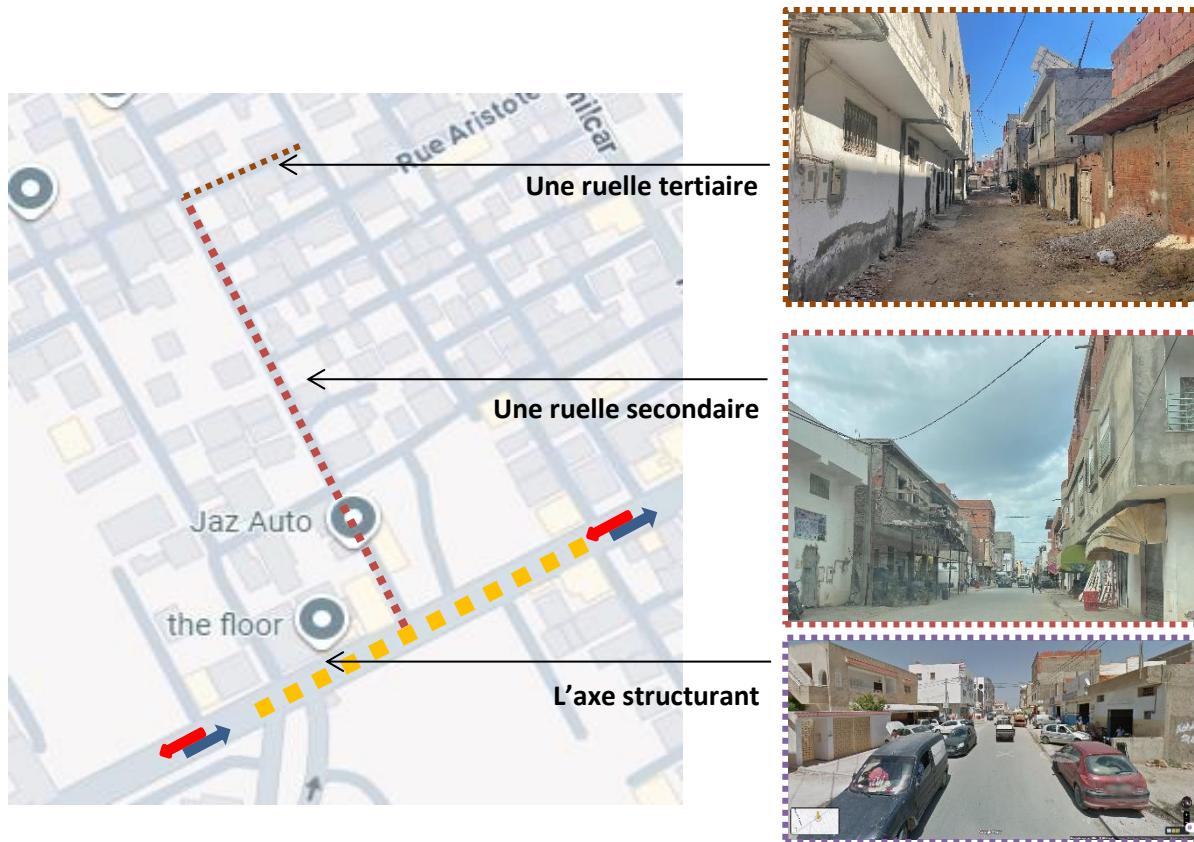


Figure 3 : Etude de cas-Syntagmes et séquences étudiées

2. Observation in situ :

2.1. Objets d'observation :

L'observation in situ constitue une étape fondamentale dans l'analyse sémiotique des espaces. Elle permet de saisir les dynamiques concrètes, les usages réels et les significations produites par les interactions entre les usagers et leur environnement. Chaque syntagme spatial est étudié à travers une **grille sémiotique** structurée en trois axes complémentaires :

L'axe 1 : L'observation des Formes spatiales

L'analyse des formes spatiales vise à décrypter la matérialité et l'organisation physique de l'espace ; nous observons sur des échelles différées les :

- **Matériaux** : nature, texture, couleur et symbolique des matériaux utilisés (bois, béton, maçonnerie, verre, etc.), révélant des intentions esthétiques, fonctionnelles ou culturelles.
- **Volumes** : proportions, hauteurs, pleins et vides, qui influencent les perceptions sensorielles et les comportements.
- **Organisation des seuils** : transitions entre espaces (intérieur/extérieur, public/privé), dispositifs de séparation ou de connexion (portes, escaliers, passages).
- **Hybridation des fonctions** : coexistence ou superposition de fonctions révélant une flexibilité ou une appropriation singulière de l'espace.

L'axe 2 : Usages et configurations spatio-temporelles

Nous situons les pratiques sociales en fonction des temporalités d'occupation :

- **Pratiques quotidiennes** : routines, déplacements, interactions, rythmes d'activité.
- **Détournements** : usages non prévus ou créatifs de l'espace
- **Temporalités d'occupation** : variations selon les heures, les jours, les saisons, révélant des cycles d'animation ou de désertification.

L'axe 3 : Signes visibles et interprétation

Les signes visibles sont les indices matériels ou gestuels qui traduisent les significations attribuées à l'espace :

- **Objets** : mobilier urbain, artefacts, éléments décoratifs ou utilitaires.
- **Inscriptions** : graffitis, affiches, signalétique, qui véhiculent des messages explicites ou implicites.
- **Aménagements** : disposition des éléments, organisation spatiale, scénographie du lieu.
- **Gestes spatiaux** : comportements corporels, postures, trajectoires, qui incarnent une manière d'habiter ou de s'appropriier l'espace.

2.2. Dispositif d'observation

Nos outils opératoires sont essentiellement **photographiques** pour la capture des détails visuels, des ambiances, des interactions ; Nous nous basons également sur la **cartographie** pour un repérage des flux, des zones d'usage, des points de tension ou de convergence. Nous complétons par une approche descriptive narrative via la rédaction de notes fines et contextualisées, mettant en lumière les éléments signifiants et les logiques d'organisation. Ce dispositif permet de produire une lecture sensible et critique de l'espace, en révélant les couches de sens qui échappent à une analyse purement fonctionnelle ou esthétique.

3. Entretiens exploratoires

Les entretiens exploratoires constituent une démarche qualitative essentielle pour compléter l'analyse sémiotique des syntagmes spatiaux. Ils permettent d'accéder à la parole des usagers, de comprendre les significations subjectives qu'ils attribuent à leur environnement, et de révéler les logiques d'appropriation, de valorisation ou de rejet qui échappent à l'observation directe. Des **entretiens semi-directifs** sont menés auprès d'habitants et d'usagers des trois syntagmes étudiés. Cette méthode permet de guider la discussion autour de thèmes clés tout en laissant place à l'expression libre des vécus, des perceptions et des récits personnels. Les entretiens sont enregistrés, retranscrits et analysés selon une grille thématique articulée autour des dimensions sémiotiques de l'espace.

L'objectif est de recueillir les **significations attribuées aux pratiques spatiales**, en croisant les dimensions sensibles, symboliques et sociales de l'expérience vécue. Nous synthétisons ces entretiens en trois thématiques principales :

- **La perception des habitants de leurs espaces publics et privés**

Le discours insiste sur l'ambiance, l'esthétique, la convivialité ou l'hostilité du lieu. Il révèle les évocations affectives : souvenirs, attachements, sentiments d'appartenance ou d'exclusion. C'est également les perceptions des limites, des frontières, des zones de confort ou de tension.

- **La perception des usages (valorisés ou stigmatisés)**
 - Pratiques considérées comme légitimes, normales ou valorisantes (ex. : promenade, sociabilité, détente).
 - Usages perçus comme déviants, gênants ou conflictuels (ex. : squats, nuisances, regroupements informels).

- Hiérarchisation des fonctions et des usagers : qui a le droit d'être là, de faire quoi, et comment cela est régulé socialement.

- **Quelles stratégies d'adaptation ou de résistance sont mobilisées ?**

- Tactiques d'appropriation : personnalisation de l'espace, détournement des dispositifs, création de micro-lieux.

- Stratégies de contournement ou d'évitement : repli, déplacement, modification des trajets ou des horaires.

- Formes de résistance symbolique ou matérielle : revendications, expressions contestataires, réinvention des usages.

✓ **Croisement des données**

Les entretiens permettent de **mettre en relation les signes visibles observés in situ avec les discours des acteurs**. Ce croisement enrichit l'interprétation sémiotique en révélant :

- Les écarts entre les intentions de conception (conçu) et les usages réels (vécu)
- Les tensions entre les normes spatiales et les pratiques informelles.
- Les significations latentes ou implicites portées par les gestes, les objets et les aménagements.

En intégrant les voix des usagers, l'analyse sémiotique devient plus **incarnée, contextualisée et critique**. Elle ne se limite plus à une lecture formelle de l'espace, mais s'ouvre à une compréhension des enjeux sociaux, culturels et politiques qui traversent les syntagmes étudiés

✓ **Outils opératoires sur le terrain**

L'enquête sémiotique sur le terrain mobilise plusieurs outils opératoires complémentaires, permettant une approche à la fois rigoureuse et sensible des syntagmes étudiés. La grille d'analyse sémiotique (tableau 1) constitue le cadre méthodologique principal, structurant l'observation autour des formes spatiales, des usages et des signes visibles. Elle est enrichie par un carnet de terrain dans lequel l'enquêteur consigne des notes ethnographiques, réalise des croquis et effectue des relevés spatiaux, captant ainsi les détails fugaces et les ambiances du lieu. La documentation visuelle est assurée par un smartphone, permettant de saisir les configurations matérielles, les gestes spatiaux et les objets significatifs. Les entretiens semi-directifs sont enregistrés à l'aide d'un dispositif audio, garantissant la fidélité des discours recueillis et facilitant leur analyse ultérieure. Enfin, une cartographie participative est mise en œuvre avec les habitants, afin d'identifier les lieux significatifs, les trajectoires quotidiennes et les zones de tension ou de convivialité. L'ensemble de ces outils permet de croiser les observations directes avec les représentations subjectives, offrant une lecture plurielle et contextualisée de l'espace.

III. Etude de cas :

Dans le cadre de cette enquête sémiotique, trois syntagmes urbains ont été sélectionnés pour leur richesse spatiale, sociale et symbolique allant de la sphère publique à la sphère privée. L'objectif est d'analyser les formes, les usages et les signes visibles qui structurent ces espaces, tout en intégrant les perceptions et les pratiques des usagers. Afin de saisir la dimension vécue et sensible de chaque syntagme, l'étude débute par un parcours commenté, réalisé in situ. Ce cheminement permet d'observer l'espace en mouvement, de repérer les ambiances, les seuils, les gestes et les micro-événements qui échappent à une lecture statique. Il constitue une porte d'entrée immersive dans l'analyse, en mettant en lumière les dynamiques spatiales et les logiques d'appropriation. Ce parcours est ensuite complété par une observation sémiotique structurée, des entretiens exploratoires et une cartographie participative, afin de croiser les signes visibles avec les discours des acteurs et d'enrichir l'interprétation.

1. Découpage syntagmatique du parcours commenté :

L'énonciation se déploie à travers la voix d'une chercheuse-arpenteuse sensible adoptant une posture à la fois analytique et affective, guidant un parcours structuré en trois entités spatiales elles-mêmes subdivisées en séquences

1.1. L'entité syntagmatique 1 : l'axe structurant : Rue « *Ibn el Jazzar* », voie principale reliant la Soukra à La Marsa et Gammarth

Séquence 1 – La fracture urbaine : entre le quartier « chic » et le quartier objet d'étude ; Ce seuil spatial marque une discontinuité forte entre deux mondes urbains. Il fonctionne comme un "sas" symbolique où le visiteur bascule d'un univers normé vers une urbanité populaire, informelle et en mutation. Le contraste est perçu comme une fracture esthétique et sociale.

Séquence 2 – Rive droite/rive gauche, le seuil dissymétrique : l'entrée du quartier se donne à lire comme un seuil dissymétrique. La rive droite, bien que mitoyenne du quartier chic, est marquée par l'attente, l'indécision foncière et une urbanité bricolée. La rive gauche, au contraire, est en pleine effervescence constructive, marquée par une dynamique d'appropriation populaire et de densification informelle. Ce contraste spatial révèle une tension entre immobilité juridique et mouvement urbain spontané.

Séquence 3 – Cacophonie urbaine : le premier tronçon de la voie principale révèle un espace saturé marqué par une forte intensité sonore et une animation constante. La prédominance des garages et des commerces de pièces détachées configure une spécialisation économique qui s'impose spatialement et « défigure » l'échelle du quartier. Les façades hétérogènes, portes et enseignes de tailles et couleurs et de styles variés traduisent une fragmentation esthétique, renforcée par les fonds sombres et noirs des garages et les voitures mal garées qui obturent la circulation et créent les tensions.

En somme, l'axe structurant du quartier est large, bruyant, bordé de garages, commerces, stations de lavage. IL marque un seuil d'entrée depuis le quartier chic c'est un lieu de friction sociale et sonore et vitrine de l'économie informelle.

1.2. L'entité syntagmatique 2 : la ruelle secondaire : rue « *El médina el Monawara* » : Percée latérale depuis la voie principale, plus étroite, plus résidentielle mais en mutation.

Séquence 1 – Entrée de la ruelle À l'entrée de la ruelle, la largeur de la voie se remarque immédiatement, accompagnée d'un bâtiment transformé en garage à double hauteur, surmonté de deux étages supplémentaires. L'ensemble est marqué par une enseigne flashy qui attire le regard. Sur le plan sémiotique, cette configuration traduit une rupture d'échelle : une architecture utilitaire dépourvue d'harmonie, où l'enseigne colorée agit comme un signal de consommation immédiate, en contraste avec la banalité du bâti.

Séquence 2 – À droite (RDC en chantier) Sur la droite, le rez-de-chaussée est en plein travaux, annonçant l'ouverture prochaine d'un service automobile. Ce chantier permanent devient un signe d'instabilité et de transition, révélant une économie locale orientée vers l'automobile mais figée dans un état inachevé.

Séquence 3 – Progression dans la ruelle En avançant dans la ruelle, on observe la multiplication des rez-de-chaussée transformés et la récurrence des chantiers. Cette répétition témoigne d'une mutation structurelle du tissu urbain, inscrite dans une temporalité lente et figée, révélant des moyens modestes et une transformation incomplète.

Séquence 4 – Restaurant fast-food Un restaurant fast-food attire l'attention avec sa façade jaune et noire achevée, qui contraste fortement avec les briques, le béton et les fers en attente alentour. L'interprétation sémiotique souligne un marketing agressif et une façade finie insérée dans un environnement chaotique. Cette hétérogénéité sémiotique illustre la consommation rapide implantée dans un paysage de ruine.

Séquence 5 – Terrain mal clôturé Un terrain mal clôturé se distingue par une barrière fragile et un numéro de téléphone peint en rose. Ces signes traduisent une précarité et un abandon manifeste, renforcés par une communication bricolée et une esthétique discordante.

Séquence 6 – Second plan (mur graffité) En arrière-plan, un mur en béton porte le nom d'une équipe de football, recouvert de superpositions de couleurs et de plans. Ce marquage identitaire populaire devient une polyphonie visuelle : une accumulation de fragments sans composition, révélant le chaos urbain.

Séquence 7 – Café de quartier Enfin, un café de quartier apparaît, peu fréquenté et occupé par les habitants de la ruelle. Ses matériaux rudimentaires et son petit auvent en tuile traduisent un ancrage local et une sociabilité discrète. L'ensemble exprime une authenticité vernaculaire, en contraste avec les enseignes flashy et les chantiers environnants.

1.3. L'entité syntagmatique 3 :

Séquence 1 – Percée depuis la voie secondaire

La voie secondaire s'ouvre sur plusieurs percées de voies tertiaires aux largeurs variées. Cette transition spatiale annonce un tissu urbain hétérogène, où la hiérarchie des voies se brouille.

Séquence 2 – Entrée dans la voie tertiaire

Dès l'entrée, une série de constructions se déploie de part et d'autre : rez-de-chaussée et étages en cours de construction, témoignant de phases multiples du chantier. Certaines maisons restent au niveau du RDC mais laissent apparaître des fers d'attente, signes d'une extension future.

Séquence 3 – Sociabilité de voisinage

Les voisins se connaissent, discutent depuis leurs fenêtres et observent les passants avec curiosité parfois teintée de méfiance. La ruelle devient un espace de surveillance et de sociabilité discrète, où l'étranger est vite interrogé sur sa présence.

Séquence 4 – Maisons jumelées et couloir consensuel

À la troisième maison, une surprise : un couloir vide d'environ 80 cm, laissé volontairement par les voisins pour créer une aération commune. Ce vide consensuel illustre une micro-négociation spatiale et une forme d'espace partagé, rare dans un tissu dense.

Séquence 5 – Ambiance et convivialité

Malgré la froideur du béton et l'absence de verdure, l'ambiance reste conviviale. Les habitants, une fois informés de ta posture de chercheuse-architecte, expriment des attentes : projets de loisirs, zones publiques, parcs de jeux. Leur demande traduit un besoin vital d'espaces respiratoires face à la construction galopante.

Séquence 6 – Signes de modestie et d'auto construction

Les portes révèlent la diversité des moyens : certaines récupérées, d'autres standardisées. Aucun luxe, mais une logique de fonctionnalité et de rentabilité. L'auto construction domine, inscrivant le quartier dans une économie de débrouille et d'adaptation

Synthèse de l'étude de cas

L'enquête sémiotique menée sur les trois syntagmes urbains met en évidence un quartier en mutation, traversé par des fractures sociales, des bricolages architecturaux et des pratiques habitantes qui redessinent l'espace au quotidien. L'axe principal, bruyant et saturé, fonctionne comme un seuil de rupture entre un univers chic et une urbanité informelle, tandis que la ruelle secondaire révèle une dynamique de chantiers permanents, de façades hétérogènes et de signes de précarité, mais aussi des ancrages vernaculaires qui traduisent une sociabilité discrète. Enfin, la voie tertiaire illustre l'autoconstruction, les micro-négociations spatiales et la convivialité de voisinage, tout en exprimant une demande explicite d'espaces publics et de

loisirs. Ces trois syntagmes dessinent un continuum allant du public au privé, où les habitants produisent une flexibilité spatiale informelle et expriment des attentes collectives face à la densification.

Discussion

L'analyse montre que la flexibilité spatiale se manifeste dans les chantiers inachevés, les fers d'attente, les couloirs consensuels et les bricolages architecturaux qui traduisent une capacité d'adaptation pragmatique aux contraintes économiques et foncières. Cette flexibilité, bien qu'émergente et non régulée, révèle une créativité locale qui permet de répondre aux besoins immédiats, mais au prix d'une esthétique fragmentée et d'une urbanité saturée. Parallèlement, l'urbanisme participatif apparaît en filigrane dans les pratiques habitantes : les demandes d'espaces verts et de zones de loisirs, la sociabilité discrète mais vigilante, ainsi que les micro-négociations spatiales témoignent d'une conscience collective des manques et d'une volonté implicite de co-construire l'espace. La tension centrale réside dans le contraste entre une densification galopante qui étouffe le quartier et un besoin vital d'espaces respiratoires, ce qui appelle à repenser l'urbanisme non comme une imposition descendante mais comme une démarche collaborative.

Conclusion

Cette étude de cas révèle un quartier où l'urbanité est produite « par le bas », à travers l'autoconstruction, les bricolages et les négociations locales qui traduisent une flexibilité spatiale vécue. Si cette flexibilité permet une adaptation immédiate, elle ne garantit ni la durabilité ni l'équité des espaces, ce qui souligne l'importance d'un cadre institutionnel capable de reconnaître et d'accompagner ces pratiques. La recherche scientifique dans le domaine de l'urbanisme participatif réside dans l'exploration du paradigme de la flexibilité spatiale, pensée comme une ressource à intégrer dans des cadres urbanistiques souples en vue d'une co-production où les habitants deviennent acteurs de la transformation urbaine. Le quartier étudié peut ainsi être envisagé comme un laboratoire vivant, offrant des pistes pour un urbanisme qui valorise les pratiques habitantes, accompagne les temporalités lentes des chantiers évolutifs et invente des dispositifs participatifs capables de transformer la convivialité existante en projet collectif.

Bibliographie

- Association internationale de droit de l'urbanisme. (2024). *La flexibilité en droit de l'urbanisme Actes du XIIIe colloque de l'AIDRU, Bergame et Brescia, 16-17 septembre 2022*. Paris :Éditions La Mémoire du droit.
- Ben Ayed, R. (2020). *La disparité socio-spatiale : Le revers du développement urbain. Étude de cas du quartier Bhar Lazrak, La Marsa*. Tunis : Forum Tunisien pour les Droits Économiques et Sociaux (FTDES). Disponible sur <https://ftdes.net/rapports/cahier7.raoudha.pdf>
- Galtier, M. (2020, décembre 4). Tunisie : Bhar Lazreg, ce quartier maudit « dont il ne faut pas prononcer le nom ». *Middle East Eye*. <https://www.middleeasteye.net/fr/reportages/tunisie-bhar-lazreg-chomage-pauvrete-revolution-inegalites-marginalisation>
- Jadaliyya. (2022, octobre 18). *Bhar Lazreg : Aux marges de l'urbain*. Jadaliyya. <https://www.jadaliyya.com/Details/44516>
- Khiari, N. (2024). *Space syntax method applied to informal settlements: Case of Bhar Lazreg, in Tunis*. *Urban Art Bio*, 3(2). <https://doi.org/10.35788/uab.v3i2.121>
- Souissi Ben Hamad, H. (2023). *Habitat et tissu auto-produit en Tunisie : Fondement conceptuel, réalités et perspectives des politiques publiques*. Lomé : École Africaine des Métiers de l'Architecture et de l'Urbanisme (EAMAU). <https://www.eamau.org/wp-content/uploads/2023/11/Article-A-02.pdf>
- Zetlaoui-Léger, J. (2022). *Urbanisme participatif : Approche socio-historique et critique*. In *DICOPAR 2022*. HAL Archives ouvertes. <https://hal.science/hal-03912667>